

# La soupe aux lentilles

Il était une fois... Quand le crible était dans la paille... Il était une fois une vieille petite femme et une toute petite fille très très pauvres. La pauvre vieille travaillait tout le jour jusqu'au coucher du soleil, au dehors, chez des gens, acceptant le peu qu'on lui donnait, et à la maison la petite fille préparait leur maigre pitance. Ainsi vivaient-elles.

Un jour, la vieille était sortie dans le quartier, mais elle n'avait trouvé ni travail ni qui que ce soit pour lui donner quelque chose. Que faire ? Il était bien tard ! Elle s'en retourne à la maison et dit à la petite : « Ma fille, aujourd'hui je n'ai rien trouvé, il reste seulement une poignée de lentilles, mets-les sur le feu, ce sera notre soupe pour ce soir. » Puis elle sort à nouveau dehors. À l'heure de la prière du soir, elle n'était pas encore de retour. C'est alors qu'un derviche frappe à la porte, toc, toc, toc :

– Qui est là, que voulez-vous ?  
– Pitié, donne-moi un morceau de pain.  
– Grand-père, j'aurai bien voulu, mais je n'ai rien, nous sommes si pauvres. Ce soir il y a seulement de la soupe aux lentilles. Si tu en veux, je peux t'en donner un peu.

– Oh oui, ma fille, je veux bien.

Elle donne la moitié de la soupe au vieillard qui mange, et s'en va en remerciant. Sur ces entrefaites, la mère arrive, lui demande d'apporter la

soupe et, trouvant qu'il y en a bien peu, commence à interroger sa fille. Celle-ci a beau dire que c'est tout ce qu'il y a, la mère n'en croit rien et la bat jusqu'au petit matin...

Le palais du padichah était proche de leur mesure. À cause des cris et des gémissements de la fille, le fils du padichah n'avait pu dormir, aussi le matin demande-t-il à sa mère d'aller voir ce qui s'est passé toute la nuit chez la vieille... Aux questions, cette dernière répond : « Ce n'est pas facile à expliquer. Voilà, ma fille ne veut plus rester ici, elle veut que je fasse réparer cette ruine, sinon elle menace de s'en aller. C'est pour cela que je l'ai battue. » La femme du padichah raconte l'affaire à son fils qui aussitôt va en ville et réunit tous les maçons, menuisiers, ouvriers qu'il peut trouver afin de bâtir une belle maison à la vieille. Le soir, tout est terminé, la mère et la fille entrent dans leur demeure toute neuve. À la tombée de la nuit, la vieille questionne encore la fille au sujet de la soupe... Cela se termine par une raclée qui dure jusqu'au petit matin... Le fils du padichah se dit : « Elles ont voulu une maison, elles l'ont. Que veulent-elles maintenant ces deux créatures ? Mère, va voir ce qui s'est passé toute la nuit chez la vieille. »

Aux questions, cette dernière répond : « La maison est bien belle, mais elle est toute vide, il n'y a ni tapis, ni carpeste, ni fauteuil, ni canapé, et ma fille ne veut pas y habiter. Où veux-tu que je trouve de quoi payer tous ces meubles ? C'est pour cela que je l'ai battue. »

La femme du padichah raconte l'affaire à son fils qui aussitôt achète et envoie tout le mobilier nécessaire, plus des sacs de riz, de sucre, du sel et du beurre, pour ne plus entendre les pleurs de la fille. Le soir, tout est terminé, la mère et la fille se retrouvent dans leur demeure toute meublée. À la tombée de la nuit, la vieille questionne encore la fille au sujet de la soupe... Elle la roue de coups jusqu'au petit matin... Le fils du padichah, qui est resté éveillé toute la nuit, se dit : « Que veulent-elles encore ? Je leur ai donné tout ce qu'elles désiraient. Elles vont me faire mourir d'insomnie, ces deux créatures. Mère, va voir ce qui s'est passé chez la vieille... » Aux questions, cette dernière répond : « Comment veux-tu que je ne la frappe pas ? Ton fils nous a fait faire une belle maison, il l'a meublée, il nous a donné tout ce que nous pouvions désirer, et maintenant mademoiselle s'est mis en tête de l'épouser. Je sais que c'est impossible, alors je la bats. »

La femme du padichah raconte l'affaire à son fils qui aussitôt décide de l'épouser puisqu'elle est belle, oubliant qu'elle est très pauvre. On célèbre les noces...

Deux ou trois jours plus tard, la vieille tombe malade subitement et meurt. La fille est orpheline, mais elle est la bru du padichah... Les jours passent, une semaine, dix jours enfin un vendredi après-midi, les nouveaux mariés se rendent au cimetière sur la tombe de la vieille et que voient-ils ? Un cyprès y a poussé qui a déjà la taille d'un petit homme. Pendant que le jeune homme debout lit le Coran, le cyprès se penche

vers la jeune fille qui est assise et lui demande à l'oreille ce qu'elle a fait de la soupe aux lentilles. Celle-ci, ne craignant plus d'être battue, esquisse un sourire. Son mari s'en étonne : « Je suis triste pour la vieille qui n'était même pas ma mère. Toi, tu souris, pourquoi ? » Elle essaye de dévier la conversation mais rien n'y fait, alors elle dit : « J'ai souri car je trouve que vos moustaches ressemblent, sauf votre respect, au balai garde-robe de mon père ! »

À ces mots, le jeune homme fou furieux court au café chercher des témoins, Hasan, Huseyin ou d'autres :

— Pourquoi es-tu venu nous chercher ?

— Je veux divorcer.

— D'accord, mais si tu nous prends comme témoins, il faut, au moins, nous dire en quoi consiste la faute de ta femme.

— Elle a dit que mes moustaches, sauf votre respect, ressemblent au balai garde-robe de son père.

— Mon fils, on ne divorce pas pour cette phrase, tu te montes la tête pour rien, tu aurais dû lui demander de te montrer le balai en question. Va d'abord voir si ce balai est bien ou non. Après on verra et on sera tes témoins.

Le jeune homme retourne chez lui, et se couche. Le lendemain matin il dit à sa femme : « Allons donc voir le balai garde-robe de ton père... » Il faut vous dire que celle-ci n'en savait strictement rien... Il fait atteler la calèche, la fait monter et lui demande d'indiquer le chemin. « Par là », dit-elle. Ils sortent du village, avancent, avancent sur la route et, chaque fois que son mari demande si

c'est plus loin, elle répond « Oui... » Ainsi vont-ils... Midi passe... La fille a besoin de faire pipi et demande à son mari de faire arrêter la calèche. En réalité, c'est une excuse pour s'enfuir dans la forêt. C'est alors qu'une tortue s'approche d'elle, un trousseau de clés à la bouche, et les lui donne en disant : « Prends ces clés, un peu plus loin il y a un palais. Ouvre la porte et entre comme si c'était ta propre maison, je te fais cadeau du balai garde-robe. Mais au retour n'oublie pas de laisser les clés ici. »

Elle met les clés dans sa poche pour que son mari ne les voie pas et, toute contente, retourne à la calèche. Ils continuent leur chemin et aperçoivent enfin le palais... Elle montre les chambres une à une, elles sont belles et joliment meublées, mais lui est impatient de voir les toilettes où il constate, avec étonnement, qu'une moitié du balai garde-robe est en rubis et l'autre moitié en saphir. Tout heureux de ressembler à un si bel objet, il l'emmène en souvenir... En passant devant la forêt, prétextant une fois encore l'envie de faire pipi, elle descend de calèche et dépose les clés où le lui avait indiqué la tortue.

De retour chez eux, le fils du padichah montre le fameux balai à ceux qui l'avaient si bien conseillé et grâce à qui il n'avait pas divorcé pour rien... Tout content, il fit à nouveau célébrer ses noces avec la fille de la vieille et ils vivent toujours heureux...

(Celui à qui la fille avait donné la soupe aux lentilles était le prophète Elie. Bien entendu, elle ne se doutait de rien, la pauvre ! Pour la remercier de ne jamais

avoir dévoilé l'histoire de la soupe aux lentilles, il lui était venu en aide, transformé en tortue pour que le mari et le cocher ne le voient pas.)

Pertev-Naili Boratav, *Contes de Turquie*, Maisonneuve & Larose, 2002.